

ALAIN BESANÇON

*La normalité du communisme  
selon Zinoviev*

On ne peut faire en quelques pages le tour de la pensée et de l'œuvre de Zinoviev. Elle comprend déjà, traduits en français, six volumes — dont deux sont énormes — et doivent bientôt paraître les deux volumes tout aussi énormes de *La maison jaune*. Il n'y a pas de signe que le flot se tarisse et Zinoviev est en plein travail. Cette abondance un peu surhumaine est soutenue par une rhétorique remarquablement adaptée au sujet. Il n'y a pas d'abondance, enseignaient les Anciens, sans une rhétorique adéquate. La sienne se coule dans la forme de la conversation décousue habituelle à certains cercles de l'*intelligentsia* marginale moscovite. Zinoviev vient du peuple. Sa promotion sociale il la doit (il le reconnaît) à la révolution bolchevique, à l'extermination des anciennes élites, au recrutement hâtif de jeunes gens doués d'une « bonne origine sociale » et, secondairement, de talents intellectuels. Ayant acquis une compétence internationalement reconnue de logicien, il parvint au seuil prestigieux de l'Académie des Sciences. Mais il n'y entra pas. Il souffrait en effet du « malheur d'avoir trop d'esprit » (Griboïédov). En URSS, il faut en effet pour parvenir que le talent soit modéré par d'autres qualités, comme la servilité, l'indifférence pour la vérité, l'absence de scrupule, l'arrivisme, l'aptitude à enfoncer son collaborateur, toutes qualités qui finissent par venir à bout du talent le plus exceptionnel.

Ce malheur qu'il a développé sur des centaines de pages déclencha chez lui une réflexion sur le système dont il avait jusque-là profité, des discussions interminables avec un groupe d'amis qui n'appartenaient ni à l'*establishment* nomenklaturiste ni proprement à la

dissidence morale et politique, laquelle affrontait au même moment le monstre à mains nues. Lui a décidé de n'engager que son intelligence mais toute son intelligence. Il ne croyait pas à l'avenir de la dissidence — jusqu'ici, il a eu raison — et il pensait que l'indignation et même la lutte sont inutiles tant qu'on n'a pas compris la nature de ce que l'on avait en face de soi et qui vous écrasait. Or, cette exploration l'a conduit infiniment plus loin qu'il le prévoyait, d'abord à l'exil, ce qui n'est pas le plus grave, mais surtout à approcher de plus en plus près, au bout de multiples détours et de circonvolutions infinies, un mystère redoutable, une sorte d'inversion généralisée mais cohérente et stable de tout ce qui est humain, à une intuition métaphysique insupportable mais de plus en plus patente du *mal absolu*.

Je n'irai pas jusqu'à ce lieu infernal, car personne ne peut l'approcher et certainement Zinoviev souffre cruellement d'en ressentir le souffle et l'aimantation. D'ailleurs lui-même colle autant qu'il est possible à la description. Il se veut sociologue, mais je doute qu'il le soit vraiment. Il est d'abord un artiste, qui procède par vision, une vision si large et si profonde qu'aucune théorie sociologique ne peut l'épuiser. Il est aussi un métaphysicien sauvage et un théologien sauvage.

Les livres de Zinoviev se présentent comme des dialogues torrentiels, avec retour obsédant des mêmes thèmes, chaque fois repris sous un angle différent. Dans ces immenses rhapsodies, il est possible d'isoler certaines propositions. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait lui-même. Après *Les hauteurs béantes*, il en a donné une version courte dans *L'avenir radieux*. Puis il a essayé de les caser dans une théorie d'ensemble de la société, dont la société communiste soviétique forme un cas particulier, le plus évolué, le plus mûr : *Le communisme comme réalité*. Je vais énumérer quelques-unes de ces propositions, qui doivent être écoutées dans l'environnement symphonique où elles sont présentées et sans lequel elles perdent une partie de leur force convaincante.

1. Le socialisme est couramment représenté comme une oppression. On le peint comme la dictature d'un homme, d'un parti, d'une nouvelle classe, d'une bureaucratie, etc., pesant sur « le peuple » et perpétuant sa domination par un appareil de répression exceptionnellement développé. Dans cette perspective, le socialisme apparaît comme fragile, et les opprimés comme ceux qui se trouvent à l'extérieur du système peuvent attendre la conjoncture favorable qui jettera à bas cette oppression, ou cette tyrannie plus sévère

sans doute que les tyrannies du passé, mais d'une nature analogue. Le point de départ révolutionnaire de Zinoviev, sa révolution copernicienne dans l'abord du phénomène soviétique est de considérer le socialisme comme une société. C'est une forme de vie en société que les hommes ont inventée, qu'ils ont fini par accepter et à laquelle ils tiennent. Cette société s'annonce de loin. En fait, elle existe à l'état de tendance dans toute l'histoire humaine. Et toute l'histoire humaine est un effort pour l'éviter en construisant des digues qui s'appellent le droit, la morale, la religion, l'art, la propriété qui entourent l'individu de certaines protections, qui l'empêchent de se conduire comme un loup ou comme un rat, et qui se résument dans le concept de *civilisation*. Mais quand la digue se rompt en un point, alors s'établit cet état stable d'*anticivilisation* que l'on peut appeler le socialisme puisque c'est ainsi qu'il se nomme lui-même. Cette rupture c'est la Révolution d'Octobre. Depuis ce moment, la civilisation souffre d'une sorte d'hémorragie ou de cancer. Le socialisme est en effet une pente de moindre effort, alors que la civilisation requiert un effort continu. Il est une entropie qui peut engourdir progressivement l'humanité et la fixer dans cet état de fin de course, de stagnation et de pourrissement sur place dont il décrit, inlassablement, interminablement, les symptômes.

2. Cette société est stable parce qu'elle est acceptée. Non qu'elle soit agréable, ou même supportable, mais justement, c'est l'insupportable qui est accepté. La collectivisation, par exemple, peut être jugée comme une atrocité, ou comme une expérience ratée, mais c'est la juger de travers. « La collectivisation fut un phénomène normal dans la vie de cet organisme social en voie de formation. Quant aux concepts de violence et d'atrocité, ils ne reflètent pas davantage le fond du problème. Ne serait-ce que parce que l'écrasante majorité des paysans se mit dans les kolkhozes de son plein gré et que toute tentative de restaurer la propriété individuelle à l'échelle du pays est condamnée à la faillite, même si on emploie la contrainte. » C'est là un exemple extrême. Mais Zinoviev en donne d'innombrables autres. C'est pourquoi il ne croit pas en l'avenir de la dissidence, parce qu'elle a contre elle non pas tant l'Etat et son cortège d'« organes », que toute la population qui ne tient pas à changer de vie, ou bien qui croit, avec quelque apparence de raison, qu'en ce pays tout changement va du mal au pire.

3. A cette acceptation du communisme, Zinoviev donne plusieurs raisons. Le communisme fournit aux individus des plaisirs infé-

rieurs, mais qui n'en sont pas moins des plaisirs. Si, préalablement avilis, les hommes finissent par se plaire dans la paresse et l'irresponsabilité crasses, s'ils finissent par aimer une vie végétative de clochard, d'asilaire ou de relégué, le socialisme leur donne d'infinies possibilités de les réaliser. La loi du moindre effort qui aboutit au socialisme règle aussi le socialisme. Une fois qu'on y est, on n'a plus envie d'en sortir et l'on tâche seulement d'aménager sa bauge confortablement.

Une autre raison réside dans le caractère inversé de la hiérarchie sociale. Dans une société non communiste, les élites socialement reconnues recouvrent, malgré de très nombreuses exceptions, les élites naturelles, ce qui fait que la hiérarchie est fragile et combattue par la majorité. Dans la société communiste, les élites sociales sont composées de ceux qui sont adaptés au communisme, qui savent mentir, flatter, dénoncer, jouer du coude, écraser les subordonnés, faire trébucher les compétiteurs. Mais ce ne sont jamais et pour cause les plus intelligents, les plus instruits, les nobles. D'où l'accumulation, à la tête des sociétés communistes, de savants ignorants, de médecins nuls, d'artistes sans talent, d'administrateurs pagailleurs. Tous savent que dans une société non communiste, ils retomberaient dans les sphères inférieures. Tous ont donc une affection pour un régime aussi bienveillant, doux et tolérant à leur endroit. D'autre part, les masses incultes, ignorantes, sans talent se reconnaissent dans de tels chefs. Après tout, Lénine n'avait-il pas écrit que « les cuisinières devaient apprendre à gouverner l'Etat ? » Les cuisiniers le gouvernement, sans même avoir eu à apprendre. D'une certaine façon l'égalité socialiste est réalisée. Le plus profond, le plus envieux, le plus âpre des égalitarismes, celui qui en veut à la supériorité morale et intellectuelle, est enfin pleinement satisfait.

4. « *L'intelligentsia* contestataire n'a aucun poids dans la société. » Le peuple communiste en effet se rend compte de sa situation. « Il sait ce qu'il veut et en gros il a justement ce qu'il veut. » Il connaît à peu près l'horreur ou l'inconfort de sa situation et dit pis que pendre du système à qui veut l'entendre. « Mais il ne le changerait pas pour un empire. » Ce n'est pas le gouvernement qui a chassé Soljenitzyne, mais c'est le peuple lui-même. Le peuple lui aurait probablement préparé un sort pire que l'exil, car dans les sociétés communistes le gouvernement, y compris et surtout les organes de répression, représente l'élément le plus libéral et, pour employer le langage des dissidents, le plus « progressiste ».

5. Le pouvoir n'est pas politique. Il est apolitique. Il n'a en face de lui aucune force indépendante, et par conséquent il n'arbitre pas et considère toute opposition comme un crime de droit commun. Il ne gouverne pas non plus. « C'est un pouvoir qui se suffit à lui-même, sans intermédiaires... Il ne sert pas la société ; il admet seulement son existence dans l'exacte mesure où c'est une condition nécessaire et suffisante de sa reproduction de son fonctionnement et de la réalisation de ses propres idéaux. Ici, la société n'est qu'un milieu nourricier et une scène de théâtre pour le pouvoir. » Il est tout-puissant dans sa capacité de détruire impunément ce qui s'oppose à lui et, de proche en proche, toute la réalité. Mais il est impuissant à faire quoi que ce soit de positif, à créer, à mener à bien la plus insignifiante réforme si du moins elle doit être positive, et amener un bien quelconque pour la société. Il ne connaît pas la société, ni l'état réel du pays : l'idéologie l'en empêche et rien ni personne dans le pays ne peut le tirer de son autisme définitif.

6. Quel est le statut de l'idéologie ? Zinoviev attaque le problème sur toutes ses faces, mais il n'est pas sûr qu'il en trouve la solution. Il reconnaît qu'elle n'a aucun contenu, aucune signification, aucune consistance, aucun rapport avec la réalité. Elle est l'« isme » et qu'on mette avant ce suffixe Marx, Lénine, « social », commun », « matériel », etc., n'a pas d'importance. Elle n'est pas la doctrine du pouvoir, elle est le pouvoir lui-même. Elle est l'« organisation de la société dans son ensemble sur le plan idéologique ». C'est pourquoi il y a des millions de propagandistes et que « tout chef est en partie un employé de l'idéologie ». Les gens n'y « croient pas », mais elle leur convient, tout comme l'organisation sociale elle-même. « Elle pénètre tous les domaines de la culture, science et sport inclus ». Elle « ressemble à la science et à la religion », mais elle n'est pas une science ni une religion. La science suppose l'utilisation d'une terminologie précise, l'idéologie l'utilisation de termes insensés, vagues, équivoques. La religion « imprègne l'âme », l'idéologie reste à l'extérieur. L'idéologie assume quatre fonctions : 1) elle permet aux citoyens de prendre connaissance de la doctrine officielle ; 2) elle interdit tout ce qui n'est pas d'accord avec elle ; 3) elle fournit une interprétation de tous les événements qui ont lieu dans le monde ; 4) elle oblige les citoyens à participer, à jouer un rôle, à le jouer sérieusement et même passionnément. Le citoyen est un acteur : il joue le jeu idéologique avec feu, mais s'en distancie comme le comédien de Diderot.

Ce que dit Zinoviev de l'idéologie est juste, mais un peu flou,

court et comme hésitant. Il voit bien qu'elle est centrale mais, comme il voit aussi qu'elle est nulle, et non avenue, il ne veut pas la mettre au centre. Elle est une fonction de la société. Le communisme est d'abord une formation sociale.

Il n'est pas facile de critiquer Zinoviev. J'ai dit que sa vision excède en ampleur et en profondeur sa théorie. Celle-ci peut apparaître sommaire, et porter même les marques d'une éducation à la soviétique. Par exemple, il présente le socialisme comme une formation sociale de plein droit, au même titre que le capitalisme et le féodalisme. Il faudrait lui expliquer que cette succession des formes sociales n'a aucun sens pour un historien. Il est impossible de subsumer la réalité moderne sous le concept de « capitalisme » sans entrer justement dans cet *isme* que Zinoviev est le premier à mépriser. Zinoviev est logicien, il ne semble pas avoir eu le temps de se donner une culture philosophique et historique, bien que, lorsqu'il aligne cette succession des régimes sociaux, il croit en avoir une. Mais procéder ainsi est lui faire une mauvaise querelle. Le squelette théorique peut être maladroit ou incomplet, il est habillé si richement, si magnifiquement par l'abondance des idées toujours pénétrantes, la surabondance des choses vues criantes de vérité que cela ne semble pas avoir d'importance. Ce n'est pas au théoricien Zinoviev, mais à l'artiste Zinoviev qu'il faut répondre théoriquement.

Voici ce qui me sépare de lui : la relation entre la société et l'idéologie. Selon moi, ce qui est premier, historiquement et logiquement, c'est l'idéologie. Elle apparaît dans le petit cercle des révolutionnaires et, simultanément, le constitue. Ils prennent le pouvoir et s'efforcent de faire coïncider la société (autrement dit la réalité) avec ce que l'idéologie prévoyait qu'elle serait et ordonne qu'elle soit. La catastrophe générale qui résulte de cette attaque de la société et de la résistance panique de celle-ci porte un défi à l'idéologie. Elle devient la seule légitimité du pouvoir. Elle devient le pouvoir lui-même. Elle se vide de tout contenu, de toute relation avec la réalité, sinon pour en former un double en principe complet, qui règne dans la propagande, le haut-parleur et la parole publique, mais est radicalement incapable de s'incarner. La société, de son côté, se scinde et prend deux formes. Elle se recroqueville dans l'ombre dans une demi-clandestinité, ou dans des formes élémentaires, à demi-ruinées, comme la famille, les relations amicales, les transactions économiques libres. Elle subsiste obscurément même dans le kolkhoze, dans l'usine ou dans le bureau, partout où se nouent entre les hommes des relations fondées sur l'intérêt matériel, sur la morale commune et médiatisée par le langage naturel. Chaque fois qu'on échange un bien contre un bien,

qu'on se conduit déceimment, qu'on se laisse aller à une parole spontanée, c'est la société qui naît ou qui renaît.

D'autre part, et justement pour subsister sous la première forme, elle entre dans le jeu idéologique. Elle fait semblant de se comporter comme l'idéologie ordonne de se comporter, pour ne pas la démentir, pour ne pas la contrarier, pour ne pas entrer en contravention avec la loi, pour ne pas avoir affaire aux organes répressifs. En entrant dans le jeu, le sujet du pouvoir idéologique se dérobe à ce pouvoir en même temps qu'il lui donne l'impression de triompher. Il donne de l'existence à la pseudo-société que suppose l'idéologie, mais c'est afin de perpétuer l'existence de la vraie société qui survit souterrainement et sous la pseudo-société. On comprend ainsi pourquoi le sujet, comme dit Zinoviev, joue ainsi passionnément et sérieusement son rôle : c'est afin de protéger l'autre rôle, le rôle naturel, simplement humain et normalement social qu'il essaye de tenir loin des regards omniprésents du contrôleur idéologique.

Dans une telle perspective, il n'y a pas de société communiste. Il n'y a que des apparences, des décors, des faux-semblants, des mannequins, des prothèses d'une société qui fait semblant d'exister sous une forme afin de continuer d'exister sous une autre. Tout est suspendu à la magie de l'idéologie et du pouvoir qu'elle secrète en permanence. Une rupture dans l'idéologie-pouvoir, et la réalité fait un rapide retour, la société réelle crève l'écran de la pseudo-société qui la recouvre et la question du pouvoir est rapidement posée. C'est ce qui s'est passé en Hongrie, en Tchécoslovaquie et en Pologne.

A une telle présentation des choses, Zinoviev peut répondre que dans ces trois occasions le pouvoir idéologique a pris le dessus. Que la société communiste a résisté à des assauts aussi terribles que l'assaut hitlérien. Il répond aussi par un argument qui me paraît d'une force singulière et qu'il présente dans son dernier livre, *Le communisme comme réalité*. La société communiste ne se compose pas d'un Etat et d'une masse atomisée et informe. Celle-ci est maillée et organisée à l'échelon local de l'entreprise, du bureau, du laboratoire, de l'immeuble, du quartier, etc. Chaque cellule forme un *collectif* qui reproduit, à son échelle, la société tout entière. Le collectif est accepté, stable, s'auto-reproduit, surveille ses membres et élimine immédiatement le déviant. C'est du *collectif* que la société globale tire sa force, sa puissance d'adaptation, l'ubiquité de son contrôle. Le *collectif* est la cellule germinale qui repousse à l'identique et cicatrise les brèches que la conjoncture historique ouvre parfois dans la société globale. Il est aussi l'école où se forme l'*homme*

*nouveau* communiste, où est sélectionné ce type humain lâche, féroce, ignoble que Zinoviev compare généralement au rat.

L'argument est puissant parce qu'il fait voir la société nouvelle dans son épaisseur, dans sa quotidienneté, dans son réseau incroyablement serré et dense. Mais il me paraît que dans la cellule initiale du *collectif* se reconnaît, sous une forme comprimée, la structure générale. A savoir le pouvoir de l'idéologie qui suscite et maintient en fonction une forme de vie sociale correspondante. Mais cette cellule tout comme l'ensemble de la société est suspendue à la magie idéologique — activée par l'agit-prop, l'agit-punkt, la réunion permanente, la « discussion », le « vote », etc. —, mais elle n'a pas de consistance interne et de stabilité, sinon dans la mesure où elle sert de cadre et d'abri précaire à d'autres relations qui se nouent sous elle et malgré elle. En somme, la micro-société de base est toujours le produit d'un compromis entre les exigences de l'idéologique, qui cherche indéfiniment à s'incarner, et la société qui cherche indéfiniment à vivre, à respirer, à se reconstituer. L'*homme nouveau* est le produit profondément pathologique de ce compromis, lequel, dans le sujet individuel, est vécu comme déshonneur, mensonge, folie schizophrénique. Il veut vivre, mais pour cela il doit se diviser, mener une vie cachée et véritable et une vie publique et fausse, vouloir la seconde pour protéger la première, mentir sans cesse pour garder quelque part un coin de vérité.

Cette critique de Zinoviev fait, me semble-t-il, pleinement droit à la vérité de ses descriptions et de sa vision. Dans la mesure où elle conclut à l'irréalité fondamentale de la société communiste, elle introduit peut-être un élément d'espoir que, pour sa part, il refuse. Je ne suis pas sûr d'avoir raison. Une option métaphysique me soutient : que pour corrompre entièrement la nature il faut la détruire entièrement. Tant qu'elle subsiste, un Soljenitsyne, un Zinoviev, un Walesa peuvent surgir... Et aussitôt, un processus de guérison, de « civilisation » dirait Zinoviev, se met en route.